Cette proposition étant unanimement appuyée, M. le Président lève la séance, et les communications inscrites à l'ordre du jour sont renvoyées au 12 juin.

Les obsèques de M. Antoine-Laurent-Apollinaire FÉE, ancien professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Strasbourg, pharmacien principal de première classe en retraite, membre de l'Académie nationale de médecine, président de la Société botanique de France, officier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, officier de l'ordre impérial de la Rose du Brésil, chevalier du Lion néerlandais, etc., décédé à Paris le 21 mai 1874, dans sa quatre-vingt-cinquième année, ont eu lieu à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, le 22 mai.

Le deuil était conduit par son fils, M. le docteur Félix Fée, médecin-major de première classe, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Nancy, et par son gendre, M. le docteur Godélier, médecin principal de première classe en retraite, ancien professeur de clinique interne au Val-de-Grâce, au milieu d'un grand concours d'amis, ainsi que de membres de l'Académie de médecine et de la Société botanique de France. Presque tous nos confrères présents à Paris s'étaient fait un devoir de rendre un dernier hommage au vénéré Président de notre association. Un détachement du 9e bataillon de chasseurs à pied, commandé par un capitaine, rendait les honneurs militaires.

En sortant de l'église, le cortége s'est rendu au cimetière du Sud, où deux discours ont été prononcés, le premier au nom de l'Académie de médecine, par M. le docteur Hirtz, ancien collègue de M. Fée à la Faculté de Strasbourg; et le second au nom de la Société botanique de France, par M. le professeur Bureau, vice-président. Nous nous empressons de les reproduire ci-après :

DISCOURS DE **M. Mathieu HIRTZ** (1).

Messieurs,

Celui dont nous entourons la dépouille mortelle fut autrefois mon maître; plus tard je devins son collègue à la Faculté de Strasbourg, et naguère son confrère à l'Académie de médecine.

(1) Ce discours a été inséré dans le *Bulletin de l'Académie nationale de médecine* du

C'est à ces titres, joints à une constante amitié, que je dois la douloureuse mission de lui rendre un dernier hommage.

Il fut un savant éminent, mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de parler de son œuvre scientifique; cette œuvre fut considérable et sera appréciée ailleurs. Au bord de cette tombe, sur le seuil en quelque sorte de l'éternité, la gloire humaine n'occupe pas le premier plan. Il n'y a de place ici que pour le souvenir et les mérites de l'homme de bien, du citoyen profondément dévoué à son pays et à la science, de l'ami sûr et fidèle, du père de famille exemplaire. A tous ces titres, il a mérité l'estime de ses compatriotes, l'inaltérable attachement de ses amis et l'ardent amour de ses enfants. Ses vertus sont leur honneur ici-bas et seront leur espérance ailleurs.

Fée, élu par le concours professeur de botanique à notre Faculté de médecine, arriva à Strasbourg précédé d'une notoriété scientifique largement fondée; car déjà il avait l'honneur de siéger à l'Académie de médecine de Paris. Ce fut l'apostolat de l'enseignement qui l'entraîna vers nous. Bientôt il s'y fit apprécier, non-seulement par sa valeur scientifique, mais aussi par le charme d'une personnalité éminemment sympathique.

Dans notre ancienne cité universitaire, pourvue de cinq Facultés et de nombreuses institutions auxiliaires, les traditions littéraires, philosophiques et scientifiques marchaient séculairement de front, et maintenaient constamment un personnel et une atmosphère intellectuelle qui rayonnaient dans toutes les directions.

Fée, par l'aménité et la sûreté de son caractère, par la fécondité et le charme de son esprit, par la variété de ses connaissances, se fit bientôt une place distinguée dans ce milieu qui comptait des savants et des philosophes éminents, des philologues et des littérateurs du premier ordre. C'est que notre collègue ne s'était pas exclusivement retranché dans sa science professionnelle. A l'exemple d'autres illustrations scientifiques, il pensait que toutes les œuvres intellectuelles se tiennent et se soutiennent réciproquement. Il était à son heure ou littérateur ou philosophe; et entre deux publications de botanique il lançait soit un conte philosophique, soit une œuvre de critique littéraire ou des impressions de voyage. Il y a peu de mois, il consacra son dernier livre à revendiquer pour la France la priorité et la supériorité du Cid de Corneille sur celui du théâtre espagnol. Œuvres limpides d'un esprit bienveillant et aimable! Philosophie douce et consolante, qui entretenait chez le bon savant un calme et une sérénité qui se reflétaient sur sa belle et noble figure!

Ainsi s'écoulaient, dans la paix et le travail, ses dernières années à Strasbourg.

Il avançait en âge, mais ni son corps ni son esprit ne vieillissaient. Que

26 mai. M. le docteur Hirtz et M. le secrétaire perpétuel de l'Académie ont mis le plus obligeant empressement à nous autoriser à le reproduire.

n'est-il mort alors ! Le soleil de sa vie se couchait dans un crépuscule serein, comme au soir d'un beau jour !

Mais tout à coup, comme la foudre, éclata la catastrophe nationale ! Et Strasbourg et l'Alsace, victimes expiatoires, s'écroulèrent dans l'abîme ! Et par quelles douleurs il fallut encore passer ! La ville devenue une mer de feu, sillonnée de jour et de nuit par une grêle de projectiles meurtriers ; toute la population réfugiée dans les caves, qui ne protégeaient plus personne ! Et Fée avait quatre-vingts ans !

Arraché à cette angoisse par les délégués de la Suisse, il arriva à Genève, où l'attendaient les seules consolations auxquelles il pût être sensible désormais, car il les devait à sa notoriété scientifique. Les savants de cette ville si intelligente se groupèrent autour de lui, firent cortége à son malheur et lui offrirent leurs chaires pour l'entendre.

En même temps, de plus haut et de plus loin, lui arriva un autre grand souvenir : le ministre d'un savant monarque d'outre-mer lui fit offrir, de la part de son souverain, tous les secours matériels dont le savant malheureux pouvait avoir besoin.

Il fut profondément touché de ces offres, mais les déclina noblement.

Quelques mois plus tard, Fée, revenu momentanément à Strasbourg et assis pour la dernière fois auprès de son foyer ruiné et envahi par l'étranger, reçut la visite de l'empereur Dom Pedro lui-même, de passage par notre malheureuse ville. Le prince se souvenait des magnifiques monographies consacrées par Fée aux Fougères du Brésil !

Double honneur à la fois pour le monarque et pour le savant !

Depuis lors il renonça à l'enseignement, se retira à Paris au milieu de sa famille, près d'un gendre et d'un fils tous deux hommes éminents dans la médecine militaire. Il reprit après tant d'années son siége à l'Académie de médecine, où il retrouva des amitiés qui n'avaient pas vieilli.

Mais lui !..... Si sa constitution garda encore quelque temps les apparences de sa vigueur primitive, ses traits restaient voilés d'une immuable tristesse, reflet d'une douleur patriotique qui ne s'est jamais consolée. Bientôt la diminution de ses forces annonça les ravages intérieurs d'une maladie organique, et l'illusion ne fut plus possible. La dépression physique fit des progrès continus, mais sa belle intelligence resta intacte jusqu'à la fin. Il se vit mourir sans se plaindre et sans s'effrayer, et il s'éteignit graduellement.

Vous voilà enfin, cher collègue, arrivé au terme de votre tâche terrestre, après un chemin long, laborieux et semé d'épreuves auxquelles vous avez été supérieur ! Mais votre journée a été bien remplie, et elle sera rémunérée.

Cruelle ironie des événements ! Qui nous eût dit, cher maître, il y a quelques années, qu'après un lamentable naufrage vos cendres viendraient échouer sur les bords de la Seine, et que ce serait moi, naufragé comme vous, qui viendrais les saluer une dernière fois ?

Et maintenant, cher collègue, au nom de l'Académie de médecine, au nom de la Faculté de Strasbourg et de ses disciples, je vous adresse cet adieu suprême. Votre mémoire ne sera pas oubliée : elle vivra dans la science, par vos travaux ; parmi vos collègues, par les souvenirs de l'amitié ; et au sein de votre famille, par le reflet de votre amour et l'exemple de vos vertus !

DISCOURS DE **M. Édouard BUREAU.**

Messieurs,

La Société botanique de France, cruellement frappée en la personne de son Président, m'a confié la douloureuse mission d'apporter sur cette tombe l'expression de ses hommages et de ses regrets.

Certes le botaniste célèbre, l'excellent et vénérable confrère que nous pleurons aujourd'hui, laissera parmi nous un grand vide, et son souvenir ne nous quittera point. Cependant, nous devons le dire, ce n'est pas là un de ces deuils qui causent un déchirement profond et désespérant : il se mêle à notre douleur des pensées douces et fortifiantes.

Vivre quatre-vingt-cinq ans d'une vie toute de travail, d'honneur et de patriotisme, puis s'éteindre avec le calme du sage et dans la paix que donne une conscience sans reproche, qui donc d'entre nous ne souhaiterait une telle vie couronnée par une telle mort ?

Telles furent la vie et la mort de M. Fée.

Ce n'est point ici le lieu de retracer une existence si bien remplie et d'énumérer les œuvres du savant. Qu'il me suffise de rappeler que ses premiers travaux sur les Fougères remontent à 1821, que son premier mémoire sur les Lichens date de 1824, et qu'il travaillait encore à perfectionner l'histoire de ces deux groupes de végétaux au moment où la maladie est venue l'atteindre. Ainsi, au milieu d'études et de publications très-diverses, il s'est attaché à deux sujets avec une prédilection toute particulière : il a travaillé au premier pendant cinquante-deux ans, au second pendant quarante-neuf ans ! N'est-ce pas là un exemple de persévérance admirable et bien digne d'être proposé à la génération actuelle, trop disposée peut-être à travailler vite et à conclure prématurément ?

M. Fée appartenait du reste, par son caractère comme par le temps où il a vécu, à cette grande époque dont nous n'avons vu que le déclin et où l'on n'entreprenait guère d'autres travaux que des œuvres fondamentales et de longue haleine.

C'était un admirateur des Jussieu, et une amitié intime l'unit à Adrien, le dernier de cette famille dynastique. Comme les Jussieu, il aimait la science pour elle-même, et ne lui demandait que les satisfactions de l'esprit, sans se préoccuper ou de la réputation ou des avantages matériels qu'on peut en retirer.

Depuis 1834 jusqu'au moment de nos désastres, il fut professeur à la Faculté